



Memoire sur le piau
à 2 parties.

Le piau n'est point une maladie nouvelle, puisqu'on l'observe en Amérique depuis l'établissement des nègres dans nos colonies, et qu'il parroit en l'année de l'été de l'immémorial, ce n'est pas non plus une maladie difficile à définir, puis que les symptômes la réduisent à des pustules et à des douleurs dans les parties aponeurotiques, lors de la réapparition.

qu'on ne s'accorde point sur la nature essentielle du virus il n'y a rien d'étonnant, puis que nous ignorons en quel contage le premier contagieux. mais que j'en quois présent ou ne convenons point sur la distinction d'une maladie dont les symptômes sont aussi simples, c'est là qui parroit inévitable, et qui ne peut être attribuée qu'à la défaveur des premières idées, on a cru d'abord que c'étoit une maladie vénérienne, et malheureusement les premières opinions influent que trop sur les suivantes.

Si on en d'abord voit le piau pour lequel est celui même c'est à dire pour une maladie particulière de la peau, — on en fait plus de recherches sur la nature et on en plus étudie son traitement.

j'ai avancé dans la première partie de la mémoire que le piau étoit une maladie particulière aux nègres, — quelle n'étoit point critique aux isles et dans certains déterminés comme m. l. bayon dit qu'elle étoit alaryenne, et que suivant la règle générale les nègres n'avoient cette maladie qu'une fois dans leur vie; je me suis expliqué sur les faits qui

2

mon fait admettre les principes, et je me puis reporter à
cette seconde partie établie par le raisonnement et que
l'observation n'a d'abord enseigné; on leur que borne du
côté des connaissances physiologiques, cette dissertation
ne peut être une démonstration à l'abri de la censure.

Il est démontré que non seulement les différentes espèces
d'animaux d'une même classe sont sujets à des maladies
particulières qui leur sont propres, et qui sont inhérentes
à certains principes particuliers de leurs humeurs; mais
encore que dans l'espèce humaine même, beaucoup de
maladies qu'on qualifie d'endémiques, tiennent ou à la constitution
ou à la disposition accidentelle qui se rencontre dans les
individus, personne ne doute non plus que les maladies endémiques
dependent la plus souvent du tempérament national, c'est à dire
de la constitution particulière qui est propre à certains lieux.

Le tempérament national peut être acquis ou inné. Celui
qui est acquis n'est que l'effet d'une acclimatation et de passages, mais le
fortifie et s'installe de plus en plus il ~~devient~~ il se transforme
par voie d'hérédité et devient inné par la suite des temps et des
générations, une fois que la suite des temps et des générations a
rendu la mutation parfaite, il faut ensuite, quoique l'individu
soit de son climat, une autre suite de temps et de générations
pour abolir le tempérament inné, et se établir un autre
absolument d'accord avec le nouveau climat que l'individu habite.
Les nègres sont précisément dans ce cas.

Si la couleur de la peau indique au premier aspect la
différence du tempérament et de la constitution, quelle
différence essentielle ne doit il pas se rencontrer entre la
constitution des nègres et la nôtre? La couleur noire des
nègres dépend comme tout le reste de celle du corps, en conséquence
cette différence dans le gluten même, amène
nécessairement dans la masse des humeurs la présence d'un
principe propre à le produire et à l'entretenir, puis qu'en

supposant que la couleur noire vienne primitivement de
la lèpre d'un seul brulure elle n'en vient pas immédiatement,
la maladie change cette couleur parce qu'elle changeant
la constitution naturelle des humeurs, elle altère le
principe dont nous parlons.

Chez tous les negres, soit qu'ils aient été bien conditionnés
soit qu'ils le soient mal, on y remarque, soit qu'il soit de la veine
ou qu'il soit racémiforme tombé dans la poëlle, un caractère
particulier; c'est une sorte d'hétérogénéité brune et
granuleuse, assez semblable pour le long d'ail, à la
grossièreté du sang des galeux; il y a apparence que le
caractère dépend de la présence du principe propre à entretenir
la gluteuse noire du corps meugreux.

Chez tous les negres, spécialement chez ceux qui sont
robustes, ou les negresses qui ont ou qui font leurs règles,
il en exale une forte odeur de boue, assez particulière, et
qu'on ne remarque pas chez les blancs. Cette odeur vient
comme bon sein de leur transpiration, la transpiration
est en partie une exhalation du corps meugreux, cette
odeur indique donc la nature particulière de la lèpre et de
son principe; le piau a d'abord son siège ainsi que la gale
dans le corps meugreux, c'est donc dans la nature de la lèpre et de
son principe qu'il faut chercher chez les negres la cause
prédisposante du piau.

quoique la petite verole qui pourrait être aussi une maladie
du corps meugreux soit une maladie critique et limitée, ce-
n'est pas une raison pour que la piau le soit; la gale est
une maladie qui a le même siège que le piau, cependant elle
n'est ni critique ni limitée comme on dit qu'est le piau à
l'organe, d'ailleurs on a la gale plusieurs fois dans la vie
parce qu'elle ne dépend point d'un principe qui se détruit.

en se développant. Comme l'observation générale semble
le démontrer pour le virus de la petite vérole, tandis que
communément on regarde le virus comme une maladie
que les nègres ont une fois dans leur vie; les caractères
particuliers, font bien des raisons de dissimilitude qui
font bien voir que les maladies ne sont pas les mêmes
quoiqu'occupant le même siège, mais ne sont pas
contradictoires avec nos principes.

La cure du virus consiste comme dans la gale à
pousser au dehors l'humeur morbifique par les moyens
convenables, et à employer les spécifiques que l'expérience
a fait connaître contre le virus.

Lors que le virus est immédiat ou primitif, qu'il ne
existe encore qu'en une ou deux pustules, on peut le
guérir radicalement et empêcher le progrès, au moyen
de la simple cauterisation.

mais une fois que la masse est infectée, l'observation
a appris, que plus la maladie étoit ancienne, plus il y
avoit de pustules, plus la maladie étoit facile à guérir.
aussi s'occupe-t-on les malades avec traitement en leur faisant
prendre de la fleur de soufre. du bouillon de petite requie
de camélop ou de gargote fluviatilis, et de cyromours, —
toutes choses qui poussent à la superficie. lorsqu'on
entreprend de guérir cette maladie sans les préliminaires,
surtout par les frictions mercurielles, il est rare qu'on
réussisse. les pustules paroissent s'amortir dans les
premiers temps, puis repullulent, et se succèdent
perpétuellement les uns aux autres; parvenant à la
degré et après aux pustules, succèdent des empâtements,
des suppurations, des glandes dans le tissu cellulaire —
suivi d'ulcérations et autres accidents tenus à la pre-
mière qu'il puisse en résulter est toujours des affections
des pieds qu'on appelle aux iles, quignas, et crabes.

Les mêmes inconvénients n'ont pas lieu à l'égard des
traitemens qui se font au dehors, ou guérir les vices
affés facilement se font décider, on fait prendre aux
malades tous les jours depuis quinze jusqu'à trente grains de
fleur de soufre par jour, suivans la quantité de la complexion,
ou l'analogue avec de la croute de pain broyée, comme la
fleur de soufre attaque fortement la texture du sang, il faut
prendre garde que le malade n'ait aucune disposition à la
maladie de disputation qu'on appelle dans le pays *mal de l'homme*
mal de l'homme. on guérit la même chose avec l'antimoine,
ce remède dispose moins, est par conséquent moins dangereux
que la fleur de soufre, mais il est moins bon & moins
en usage.

Les remèdes les plus ordinaires pour les luesorifiques, ils sont
généralement employés par les negres les habitants et les
chirurgiens, dans li qui affés généralement traitent par la
friction mercurielle, on toujours recours aux luesorifiques
qu'ils continuent pendant environ un mois après les frictions
pour cela ils ne guerissent jamais. ils se servent du salpêtre
de la salpêtre et de la sagine qu'ils font venir par le
commerce d'Europe, et auxquels ils ajoutent le gayac.
les negres et les habitants traitent leur mercuriale en grande
radicalement leurs vices au bout de six semaines ou
deux mois, sans siffler qu'ils le composent avec des racines
et des bois luesorifiques du pays, qui sont les racines d'aloe
pître dont ils se servent au place de salpêtre, et St. Domingue
c'est les tiges d'une plante qu'on nomme salpêtre de
St. Domingue, ils prennent pour la sagine la racine d'un fort
de grand arum, qui vient dans les troncs d'arbres, les bourgeois
et l'écorce du bois arada ou olivier sauvage, du bois de gayac
l'écorce du bois de fer et de tendre à l'aillon, du picaï ou
bois à picaï, ils mettent une demi once de chaque fois deux
pintes d'eau réduite avec a petite feu, il y en a qui ajoutent
de l'ognon d'ail de fraix en poudre, quand on se sert que
d'un seul de ces bois ou en une trois oues.

[The page contains several lines of extremely faint, illegible handwriting, likely bleed-through from the reverse side of the document.]

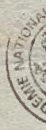
This image shows a blank, aged, cream-colored page, likely an endpaper or flyleaf of a book. The paper has a textured appearance with numerous small brown spots (foxing) and larger, faint stains, particularly along the right edge and bottom. The overall color is a light beige or off-white, with some darker areas suggesting wear or discoloration over time.

m^r. Berthin m^e. en Chirurgie, Docteur en médecine
correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie,
et de la Société Royale de Médecine, a envoyé à
l'Académie un mémoire sur le Piau, et a lu
la suite de ce mémoire, dont elle m'a chargé
de lui rendre compte.

m^r. Berthin définit le Piau, des Pastules conta-
gieuses sans puvrie, particulières aux nègres. Il
en fait de deux espèces, l'humide, et le sec ou
savaïbe, et dit que ces maladies n'ont de sem-
blable que le nom, et le siège, qu'elles se-
contractent par le simple contact, et par l'acte
venérien, ce qui la fait prendre pour un symp-
tome de la vérole, il donne les différences qui
la font distinguer de la gale, et est très atten-
tif à ce qu'on ne la confonde ny avec cette-
dernière, ny avec les maladies vénériennes, je ne
rejetterai pas ce qu'il dit par ce qu'il faudroit
raporter son mémoire en entier, il ne cite pas
quand qu'un neoprent en aient été attaqué, quoi-
qu'il y ait eu des auteurs qui ont cru en avoir
reconnue chez quel qu'un d'eux, il établit le siège
de cette maladie dans le corps membraneux de la
Peau, et croit que c'est une limbe siccuse ou une



voici nouvelle donc les negres selon toi sont plus
souffrir que nous relativement a leur Imperfection
que cette maladie ne s'attache pas aux fievres
quaisantes, mais a celles qui sont tendineuses et
aponevrotiques, il entre dans des explications assez
justes pour faire valoir son sentiment, cette
maladie est souvent compliquée du mal venerien
alors le traitement doit varier. il est venu que
tous les negres ont cette maladie qu'une fois ce qui
fait qu'on ne met auprès de ses malades pour les
garder que ceux qui l'ont eu, et qui en ont été
guéri complètement car elle est sujete a revenir
si le virus n'a pas été tout a fait détruit. ceux
des chirurgiens qui connaissent leur traitement
par les fievres ne réussissent pas si bien que
les gens qui se tirent pour les negres a les
traiter par les sudorifiques aussi c'est le conseil
que donne m^r Berton qui parait avoir vu et
traité des Pians avec succès, il parle beaucoup
des Pians exécutées et regarde cette opération
comme tres fautive, il a raison toute opération
d'une humeur morbifique quelconque est toujours
funeste si on ne la vaccine au dehors Hippocrate
l'avait remarqué comme tous les bons praticiens
l'ont fait depuis.



le Piau sec se rapporte plus aux dartres et à la lèpre-
selon m^r Butin qu'à tout autres maladies quoi qu'on
le confonde avec le Piau humide, il est plus opini-
âtre attaque les pieds carie les os des Salanges,
produit des tumeurs fongueuses, caluses, fongueuses
et sans être guéri cette Incommode sans les ténys-
sec, et revient dans la saison des pluies. tout ce-
que dit m^r Butin est connu depuis longtemps sur
le Piau ou yarr. qui en affoigue s'ent dire fran-
coise par ce que les boutons ou pustules ouvertes
forment des Chaires rouges inégales de différentes
grosses comme des fraises des Bois des fraim-
boites des Mures. un mémoire envoyé des jilles
sur cette Maladie par un praticien qui a
demeuré neuf ans à l'étranger a la société de Strasbourg
inséré dans le tome six page 419. a été l'ouvrage
qui nous en a le mieux instruit, le dictionnaire
de jannes traînit en françois, le dictionnaire
Encyclopédique première édition et le dictionnaire
de médecine de Bérnougie et de l'art vétérinaire
par une société de médecins, j'ai six volume-
n'ont fait que suivre le mémoire adressé à la
société de Strasbourg, ainsi en recourant à cette
ouvrage on a ce qui se trouve dans les autres
excepté quel qu'observations qui sont rapportées



dans le dictionnaire j^e 8. d'un Glorieux de Melonjellier
appelle virgile qui a été deux ans à St Domingue et
qui a guéri le Pian par les Bains et les frictions Mar-
vid continuées d'une mois, on y rapporte des observations
de m^r Raulin medecin ordinaire du Roy exerçant à
Nevac en 1752. qui avoit vu comme plus de
quarante enfans, et des nourrices attaquées de cette
maladie, je pense que c'étoit du mal venerien, et
non le Pian puis que le mercure seul a guéri
beaucoup de ses malades. m^r Souppé Doyen des
medecin du Roy à St Domingue qui a donné un
ouvrage en trois volumes j^e 12. des maladies de
cette j^elle regarde le Pian comme une v^ete leproye
au legre, d'autres et particulièrement m^r Butin ne
le pense pas, voyant le traitement de ~~cette~~
deux maladies sont à peu pres les mêmes, et lors
que ses maladies dégénèrent elles ont des accidens
qui se ressemblent. la Theorie de m^r Butin y a
été controuvée si l'Académie fait quelque remar-
que sur le genre de mal. ce sera vers 1784

Legu premier